LE COURRIER DE L'OUEST

VOL. I — EDMONTON, 14 DECEMBRE 1905 — No. 10

La France et le Vatican.

Un rédacteur de l'*Echo de Paris*, M. de Noussanne, a reçu du cardinal Merry del Val diverses déclarations importantes.

Au sujet de la situation faite aux catholiques français par la loi séparatiste, le secrétaire d'Etat du saint-siège dit :

"Aujourd'hui, il est temps que les modérés, les patients, les résignés se souviennent du dicton : "Aide-toi, le Ciel t'aidera," et qu'ils se décident à l'énergie, à la discipline, à l'action. Tout le mal vient de leur apathie et de leur faiblesse. On est trop aisément heureux en France. On vit sans souci du lendemain, sous un ciel clément et sur un sol fertile. On supporte des injustices, des vexations, des persécutions, que l'on prend d'abord pour des incommodités passagères. On ne sent pas le fardeau s'augmenter progressivement. Un jour arrive où on est écrasé sous la charge. Ne vous laissez pas écraser. Cherchez et préparez les moyens pratiques de défense à adopter aux régions et aux ressources. Ce n'est pas Rome qui doit penser et décider, au lieu et place des catholiques français, du détail de leur organisation de résistance et d'affranchissement. Ne perdons pas de vue que l'esprit de la papauté, que l'esprit du saint-père, est, avant tout, un esprit de doctrine. Le souverain pontife dit ; Voici où est le bien. Voici où est le mal." Que les hommes choisissent. Ils seront récompensés ou punis suivant leur choix."

Un reproche au Vatican de favoriser en Orient l'établissement des protectorats étrangers et d'aider certains pays à prendre la situation que la France y occupait jadis. "Rien n'est plus inexact," répond le cardinal. Seulement, c'est la France qui abandonne ses protégés de naguère.

"Lorsque, par exemple, a dit Mgr Merry del Val, au moment de l'incident de l'église Saint-Antoine de Péra, le supérieur franciscain est venu réclamer près de M. Constant, en lui disant : "Cette église est voisine de votre ambassade ; elle est de fondation française. Soutenez nous, nous sommes vos protégés," l'ambassadeur de France—il l'a regretté depuis—a répondu : "Je ne peux m'occuper de cette affaire. Mon gouvernement s'en désintéresse." Et les protegés de la France ont dû passer sous le protectorat italien... Seront-ils donc obligés, les uns après les autres, de se mettre sous le drapeau de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'Italie, pour être soutenus et non plus reniés, comme des parias ?... Que faire ?... la France abandonne ses missions ; d'autres pays les recueillent. Cependant, plus des deux-tiers des missionnaires sont Français. Et la France ne veut plus les connaître ! Quel égarement ! Vers quel abîme allez-vous ?... Toute religion à part, la politique devrait vous dire où est votre devoir, d'accord avec votre intérêt... Croyez, monsieur, que les fautes en politique extérieuse sont les moins faciles à réparer. A l'intérieur, tout finit par s'arranger, se compenser en famille. A l'extérieur, il en va autrement. Ce qu'on perd, un étranger le prend—et le garde."

Ces argument, qui sont très bons, certes, les anticléricanx les négigent ; ils ne savent pas mettre "toute religion à part" : c'est plus fort qu'eux.

Le Dr Chevrier, président de la Société d'Immigration de la Vallée d'Outaouais, et l'un des orateurs au congrès de colonisation de Saint-Jérôme, a prononcé une allocution, dont nous notons le passage suivant :

"Que savons nous dans nos écoles, dans nos collèges, de la colonisation, de ses mérites, de ses avantages, des riches domaines qu'elle met à la disposition du colon courageux et *travailleur* ? Que savons-nous de l'Ouest, de ses vastes et fertiles prairies ? Que savons-nous du Lac St-Jean, de la Vallée de la Métapédia, du nord de Montréal, et de l'incomparable Temiscamingue ? Que savons-nous de ces royaumes découverts par les nôtres et dont l'étranger est en train de s'emparer ? Que savons-nous de ceux qui ont consacré leur vie, sacrifié leur talent et leur ambition pour promouvoir les intérêts de cette cause toute patriotique ? Rien ou presque rien.

"Comblons dès aujourd'hui l'énorme lacune qui existe. Instruisons la jeunesse sur les ressources innombrables de notre pays "

ÇA ET LA

A PROPOS DE QUEBEC

Le " News " de Toronto a envoyé un correspondant spécial dans Québec et ses premières impressions ont été publiées.

Il est évident que notre confrère tient à éclairer ses lecteurs.

Voici par exemple ce qu'il dit :

" La conception fondamentale et erronée que les gens d'Ontario se font de Québec est celle-ci : pour eux l'homme de Québec est un être absolument différent, appartenant à un ordre de choses absolument dissemblable du leur ; ils le croient absolument docile aux mains de supérieurs constitués de leur propre autorité ; ils s'imaginent qu'ils préfèrent laisser l'Eglise penser pour lui ; ils s'imaginent qu'il accepte son sort avec une inviolable résignation et qu'il passe ses jours à chanter le plus souvent possible : " En roulant ma boule ". Eh bien l'homme qui se fait une idée pareille des gens de Québec, peut s'attendre à apprendre bien des choses qui le surprendront, s'il passe quelque temps dans Québec ".

L'auteur s'arrête là mais promet de donner plus tard les raisons de la surprise qui attend ses compatriotes d'Ontario aussi mal éduqués.

Le nombre total des lettres qui ont passé en 1905 par les bureaux de poste du Dominion, s'élève à 285,541,000 ; il était de 259,190,000 en 1904, et de 116,028, 000 en 1896. Le nombre total des lettres et cartes postales s'est accru de 26,351,000 en 1905. C'est la plus forte augmentation qu'on ait enregistrée depnis 1899-1900, année où fut mis en vigueur le tarif postal de deux centins.

Après avoir chaleurensement complimenté " L'Opinion Publique " de Worcester, le *Temps*, d'Ottawa, continue ainsi :

Nous voudrions pouvoir faire ce compliment à nos soi-disant grands journaux de Montréal, où l'on fait subir quotidiennement à notre belle langue un massacre hideux et continuel. Il arrive aussi quelquefois au " Temps " de laisser passer dans ses colonnes des " communiqués " ou comptes-rendus de fêtes écrits en français barbare. Nous voudrions les corriger, mais la tâche dépasse toutes les forces humaines. Il faudrait les refaire en entier ou les jeter au panier. "

" Règle générale, presque tous les journaux français de la Nouvelle Angleterre sont mieux faits que ceux du Canada. "

Ne manquez pas de lire notre feuilleton.

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien.

TOUTE section paire des terres federales dans les provinces du Manitoba, ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non reservee, peut etre inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme age de plus de 18 ans, pour l'etendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut etre faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est situee, ou, si le homesteader le desire, il peut, sur demande au ministre de l'Interieur, Ottawa, au Commissaire d'immigration, Winnipeg, ou a l'agent local etre autorise a faire faire l'inscription par quelqu'un pour lui.

Le homesteader est oblige de remplir les conditions requises d'apres l'un des systemes ci-dessous :

(1) Une residence de six mois au moins et la culture de la terre chaque annee, pendant trois ans.

(2) Si le pere (ou la mere, si le pere est decede) du homesteader reside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de residence sera remplie si la personne demeure avec le pere ou la mere.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possedee par lui dans le voisinage de son homestead la condition de residence sera remplie par le fait de sa residence sur la dite terre.

Un avis de six mois par ecrit devra etre donne au Commissaire des teres federales a Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Interieur.

1

Feuilleton du " Courrier de l'Ouest "

LE BOSSU

—OU—

LE PETIT PARISIEN

(Scite)

PREMIÈREPARTIE.

Des nos jours, les maitres d'armes, ou, pour parler leur langue, messieurs les professeurs d'escrime, sont de sages industriels, bons époux, bons pères, exerçant honnêtement leur état.

Au dis-septième siècle, un virtuose d'estoc et de taille était une manière de Mondor, favori de la cour et de la ville, ou bien un pauvre diable obligé de faire pis que pendre pour boire son soûl de mauveis vin à la gargotte. Il n'y avait pas de milieu.

Nos camarades du cabaret de la "Pomme d'Adam" avaient eu peut-être leurs bons jours ; mais le soleil de la prospérité s'était éclipsé pour eux tous. Ils étaient manifestement battus par le même orage.

Avant l arrivée de Cocardasse et de Passepoil, les trois groupes distincts n'avaient point lié familiarité. Le Breton ne connaistait personne. L'Allemand ne frayait qu'avec le Spolétan, et les trois Espagnols se tenaient fièrement à leur écot. Mais Paris était déja un centre pour le beaux-arts. Des gens comme Cocardasse junior et Amable Passepoil, qui avaient tenu table ouverte dans la rue Croix-des-Petits-Champs, au revers du Palais-Royal, devaient connaître tous les fendants de l'Europe. Ils servirent de traits d'union entre les trois groupes, si bien faits pour s'apprécier et s'entendre. La glace fut rompue, les tables se rapprochèrent, les brocs se mèlèrent et les présentations eurent lieu dans les formes.

On connut les titres de chacun. C'était à faire dresser les cheveux! Ces six rapières accrochées à la muraille avaient taillé plus de chair chrétienne que les glaives réunis de tous les bourreaux de France et de Navarre.

Le Quimpérois, s'il eût été Huron, aurait porté deux ou trois douzaines de perruques à sa ceinture; le Spolétan pouvait voir vingt et quelques spectres dans ses réves; l'Allemand avait massacré deux gaugraves, trois margraves, cinq rhingraves et un landgrave ; il cherchait un burgrave.

Et ce n'était rien auprès des trois Espagnols, qui se fussent noyés aisément dans le sang de leurs innombrables victimes. Pépé le Tueur (el Matador) ne parlait jamais que d'embrocher trois hommes à la fois

Nous ne saurions rien dire de plus flatteur à la louange de notre Gascon et de notre Normand : ils jouissaient de la considération générale dans ce conseil de tranchemontagnes.

Quand on eut bu la première tournée de brocs et que le brouhaha des vanteries se fut un peu apaisé. Cocardasse dit :

—Maintenant, mes mignons, causons de nos affaires.

On appela la fille d'auberge, tremblante au milieu de ces cannibales, et on lui commanda d'apporter d'autre vin. C'était une grosse brune un peu louche. Passepoil avait déjà dirigé vers elle l'artillerie de ses regards amoureux; il voulut la suivre pour lui parler sous prétexte d'avoir du vin plus frais; mais Cocardasse le saisit au collet.

—Tu as promis de maitriser tes passions, mon bon, lui dit-il avec dignité.

Frère Passepoil se rassit en poussant un gros soupir. Dès que le vin fut apporté, on renvoya la maritorne avec ordre de ne plus revenir.

—Mes mignons, reprit Cocardasse junior, nous ne nous attendions pas, frère Passepoil et moi, à rencontrer ici une si chère compagnie, loin des villes, loin des centres populeux où généralement vous exercez vos talents...

—Oïmé! interrompit le spadassin de Spolète; connais-tu des villes où il y ait maintenant de la besogne, toi, Cocardasse, "caro mio?"

Et tous secouèrent la tête en hommes qui pensent que leur vertu n'est point suffisamment récompensée.

Puis Saldagne demanda :

—Ne sais-tu point pourqui nous sommes en ce lieu?

Le Gascon ouvrit la bouche pour répondre, lorsque le pied du frère Passepoil s'appuya sur sa botte.

Cocardasse junior, bien que chef nominal de la communauté, avait l'habitude de suivre les conseils de son prévôt qui était un Normand prudent et sage.

—Je sais, répliqua-t-il, qu on nous a convoqués...

— C'est moi, interrompit Staupitz.

— Et que, dans les cas ordinaires, acheva le Gascon, frère Passepoil et moi, nous suffisons pour le coup de main.

— " Carajo ! " s'écria le Tueur, quand je suis là, d'habitude, on n'en appelle point d'autres.

Chacun varia ce thème suivant son éloquence ou son degré de vanité; puis Cocardasse conclut :

— Allons-nous donc avoir affaire à une armée ?

— Nous allons avoir affaire, répondit Staupitz, à un seul cavalier.

Staupitz était attaché à la personne de M. de Peyrolles, l'homme de confiance du prince Philippe de Gonzague.

Un bruyant éclat de rire accueillit cette déclaration.

Cocardasse et Passepoil riaient plus haut que les autres ; mais le pied du Normard était toujours sur la botte du Gascon.

Cela voulait dire : " Laisse-moi mener cela. "

Passepoil demanda candidement :

- Et quel est donc le nom de ce géant qui combattra contre huit hommes ?

— Dont chacun, sandiéou ! vaut une demi-douzaine de bons drilles ! ajouta Cocardasse.

Staupitz répondit :

— C'est le duc Philippe de Nevers.

— Mais on le dit mourant ! se récria Saldagne.

— Poussif ! ajouta Pinto.

— Surmené, cassé, pulmonaire ! achevèrent les autres.

Cocardasse et Psssepoil ne disaient plus rien.

Celui-ci secoua la tête lentement, puis il repoussa son verre. Le Gascon l'imita.

Leur gravité soudaine ne put manquer d'exciter l'attention générale.

— Qu'avez-vous ? quavez-vous donc ? demanda-t-on de toutes parts.

On vit Cocardasse et son prévôt se regarder en silence.

— Ah çà ! que diable signifie cela ? s'écria Saldagne ébabi.

—On dirait, ajouta Faënza, que vous avez envie d'abandonner la partie.

— Mes mignons, réplique Cocardasse, on ne se tromperait pas beaucoup.

Un tonnerre de réclamations conorit sa voix.

— Nous avons vu Philippe de Nevers à Paris, reprit doucement frère Passepoil : il venait à nôtre salle. C'est un mourant qui vous taillera des croupières !

— A nous ! se récria le chœur.

Et toutes les épaules de se hausser avec dédain.

— Je vois, dit Cocardasse, dont le regard fit le tour du cercle, que vous n'avez jamais entendu parler de la botte de Nevers.

On ouvrit les yeux et les oreilles.

— La botte du pieux maître Delapalme, ajouta Passepoil, qui mit bas sept prévôts entre le bourg du Rouleet la porte Saint-Honoré.

— Fadaises que ces bottes secrètes !

— Bon pied, bon œil, bonne garde, ajouta le Breton, je me moque des bottes secrètes comme du déluge !

—As pas pur! fit Cocardasse junior avec fierté; je pense avoir bon pied, bon œil et bonne garde, mes mignons...

—Moi aussi, appuya Passepoil.

—Aussi bon pied, aussi bonne garde, aussi bon œil que pas un de vous...

—A preuve, glissa Passepoil avec sa douceur ordinaire, que nous sommes prêts à en faire l'essai, si vous voulez.

—Et cependant, reprit Cocardasse, la botte de Nevers ne me paraît pas une fadaise. J'ai été touché dans ma propre académie... Eh donc!

—Moi de même.

—Touhé en plein front, entre les deux yeux, et trois fois de suite...

—Et trois fois, moi, entre les deux

PRIMES! PRIMES!

A toutes les personnes qui nous enverrons le prix de leur abonnement ($1.00) d'ici au 1er Janvier, nous donnerons une magnifipue image 20x16 pouces. Ces images sont des lithographies en plusieurs couleurs, copies de grands tableaux. Nous n'en avons qu'un certain nombre a distribuer a nos amis; les premiers arrives seront les premiers servis.

Sujets religieux ou profanes, au choix de l'abonne.

On trouvera un bulletin d'abonnement dans une autre colonne.



Le Courrier de l'Ouest.

2

yeux, en plein frout !

—Trois fois, sans pouvoir trouver l'épée à la parade !

Les six spadassins écoutaient maintenant attentifs.

Personne ne riait plus.

—Alors, dit Saldagne, qui se signa, ce n'est pas une botte secrète, c'est un charme.

Le bas Breton mit sa moin dans sa poche, où il devait bien avoir un bout de chapelet.

On a bien fait de nous convoquer tous, mes mignons, reprit Cocardasse avec plus de solennité, Vous parliez d'armée, j'aimerais mieux une armée. Il n'y a croyez-moi, qu'un seul homme au monde capable de tenir tête à Philippe de Nevers, l'épée à 'a main.

—Et cette homme? firent six voix en même temps.

—C'est le petit Parisien, répondit Cocardasse.

—Ah! celui-là, s'écria Passepoil avec un enthousiasme soudain, c'est le diable!

—Le petit Parisien? répétait-on à la ronde: il a un nom votre petit Parisien?

—Un nom que vous connaissez tous, mes maitres; Il s'appelle le chévalier de Lagardère.

Il paraîtrait que les estafiers connaissaient tous ce nom, en effàt, car il se fit parmi eux un grand silence.

—Je ne l'ai jamais rencontré, dit ensuite Saldagne.

—Tant mieux pour toi, mon bon, répliqua le Gascon; il n'aime pas les gens de ta tournure.

—C'est lui qu'on appelle le beau Lagardère? demanda Pinto.

—C'est lui, ajouta Faënza en baissant la voix, qui tua les trois prévôts flamands sous les murs de Senlis?

C'est lui, voulut dire Joël de Jugan, qui...

Mais Cocardasse l'interrompit en prononçant avec emphase ces seuls mots :

—Il n'y a pas deux Lagardère !

III

Les Trois Philippe.

L'unique fenêtre de la salle basse du cabaret de la "Pomme d'Adam" donnait sur une sorte de glacis planté de hêtres, qui aboutissait aux douves de Caylus. Un chemin charretier traversait le bois et aboutissait à un pont de planches jeté sur les fossés, qui étaient très-profonds et très-larges. Ils faisaient le tour du château de trois côtés, et s'ouvraient sur le vide au-dessus dù Hachaz.

Depuis qu'on avait abattu les murs destinés à retenir l'eau, le dessèchement s'était opéré de lui-même, et le sol des douves donnait par année deux magnifiques récoltes de foin, destiné aux écuries du maitre.

La seconde récolte venait d'être coupée. De l'endroit où se tenaient nos huit estafiers on pouvait voir les faneurs qui mettaient le foin en bottes sous le pont.

A part l'eau qui manquait, les douves étaient restées intactes. Leur bord intérieur se relevait en pente roide jusqu'au glacis.

Il n'y avait qu'une seule brèche, pratiquée pour donner passage aux charrettes de foin. Elle aboutissait à ce chemin qui passait devant la fenêtre du cabaiet.

Du rez-de-chaussé au fond de la douve, le rempart était percé de nombreuses meurtrières; mais il n'y avait qu'une onverture capable de donner passage à une créature humaine. C'était une fenêtre basse située juste sous le pont fixe qui avait remplacé depuis longtemps le pont-levis. Cette fenêtre était fermée d'une grille et de forts contrevents. Elle donnait de l'air et du jour à l'étuve de Caylus, grande salle souterraine qui gardait des restes de magnificence. On sait que le moyen âge, dans le midi principalement, avait poussé très-loin le luxe des bains.

Trois heures venaient de sonner à l'horloge du donjon. Ce terrible matamore qu'on appelait le beau Lagardère n'était pas là en définitive, et ce n'est pas lui qu'on attendait; aussi, nos maitres en fait d'armes, après le premier saisissement passé, reprirent bientôt leur forfanterie.

—Eh bien, s'écria Saldagne, je vais te dire, ami Cocardasse. Je donnerais dix pistoles pour le voir, ton chevalier de Lagardère.

—L'épée à la main? demanda le Gascon, après avoir bu un large trait et fait claquer sa langue. Eh bien, ce jour-là, mon bon, ajouta-t-il gravement, sois en état de grâce, et mets-toi à la garde de Dieu!

Saldagne posa son feutre de travers. On ne s'était encore distribué aucun horion: c'était merveille. La danse allait peut-être commencer, lorsque Staupitz, qui était à la fenêtre, s'écria;

—La paix, enfants! voici M. de Peyrolles, le factotum du prinze de Gonzague.

Celui-ci arrivait en effet par le glacis; il était à cheval.

—Nous avons trop parlé, dit précipitamment Passepoil, et nous n'avons rien dit. Nevers et sa botte secrète valent de l'or, mes compagnons, voilà ce qu'il faut que vous sachiez. Avez-vous envie de faire d'un coup votre fortune?

Pas n'est besoin de dire la réponse des compagnons de Passepoil. Celui-ci poursuivit;

—C'est entendu! s'écria-t-on en chœur.

—Au moins, acheva frère Passepoil en se rasseyant, ceux qui n'auront pas ce soir le cuir troué par l'épée de Nevers pourront faire dire des messes à l'intention des défunts.

Peyrolles entrait.

Passepoil ôta le premier son bonnet de laine bien révérencieusement. Les autres saluèrent à l'avenant.

Peyrolles avait un gros sac d'argent sous le bas. Il le jeta bruyamment sur la table en disant;

—Tenez, mes braves, voici votre pâture!

Puis, les comptant de l'œil.

A la bonne heure, reprit-il, nous voilà tous au grand complet! Je vais vous dire en peu de mots ce que vous avez à faire.

—Nous écoutons, mon bon monsieur de Peyrolles, repartit Cocardasse en mettant ses deux coudes sur la table; eh donc!

Les autres répétèrent;

—Nous écoutons.

Peyrolles prit une pose d'orateur.

—Ce soir, dit-il, vers huit heures, un homme viendra par ce chemin que vous voyez ici, juste sous la fenêtre. Il sera à cheval; il attachera sa monture aux piliers du pont, après avoir franchi la lèvre du fossé. Regardez, là sous le pont, apercevez-vous une croisée basse fermée par des contrevents de chêne?

—Parfaitement, mon bon monsieur de Peyrolles, répondit Cocardasse; as par pur! nous ne sommes pas aveugles.

—L'homme s'approchera de la fenêtre...

—Et, à ce moment-là, nous l'accosterons?

—Poliment, interrompit Peyrolles avec un soupire sinistre; et votre argent sera gagné.

Capédédiou! s'écria Cocardasse, ce bon monsieur de Peyrolles, il a toujours le mot pour rire!

Est-ce entendu?

—Assurément; mais vous ne nous quittez pas encore, je suppose?

—Mes bons amis, je suis pressé, dit Peyrolles en faisant déjà un mouvement de retraite.

—Comment! s'écria le Gascon, sans dire le nom de celui que nous devons .... accoster?

—Ce nom ne vous regarde pas.

Cocardasse cligna de l'œil; tout aussitôt un murmure mécontent s'éleva du groupe des estafiers. Passepoil surtout se déclara formalisé.

—Sans même nous avoir appris, poursuivit Cocardasse, quel est l'honnête seigneur pour qui nous allons travailler?

Peyrolles s'arrêta pour le regarder. Son long visage est une expression d'inquiétude.

—Que vous importe? dit-il, essayant de prendre un air de hauteur.

—Cela nous importe beaucoup, mon bon monsieur de Peyrolles.

—Puisque vous êtes bien payés?

—Peut-être que nous ne nous trouvons pas assez dien payés, mon bon monsieur de Peyrolles.

—Qu'est-ce à dire, l'ami?

Cocardasse se leva, toue les autres l'imitèrent.

—Capédédiou! mon mignon, dit-il en changeant de ton brusquement, parlons franc. Nous sommes tous ici prévôts d'armes, et, par conséquent, gentilshommes. Moi surtout qui suis Gascon, saumonné de Provençal! Nos rapières (et il frappa sur la sienne q'il n'avait point quittée), nos rapières veulent savoir ce qu'elles font.

—Voilà! ponctua frère Passepoil, qui offrit courtoisement une escabelle au confident de Philippe de Gonzague.

Les estafiers approuvèrent chaudement du bonnet,

Peyrolles parut hésiter un instant.

—Mes braves, dit-il, puisque vous avez si donne envie de savoir, vous auriez bien pu devenir. A qui appartient ce château?

—A M. le marquis de Caylus, sandiéou! un bon seigneur chez qui les femmes ne vieillissent pas. A Caylus-Verrou, le château. Après?

—Parbleu! la belle finesse! fit bonnement Peyrolles; vous travaillez pour M. le marquis de Caylus.

—Croyez-vous cela, vous autres? demanda Cocardasse d'un ton insolent.

—Non, répondit frère Passepoil.

—Non, répéta aussitôt la troupe docile.

Un peu de sang vint aux joues creuses de Peyrolles.

—Comment, coquins! s'écria-t-il.

—Tout beau! interrompit le Gascon: mes nobles amis murmurent... prenez garde! Discutons plutôt avec calme et comme des gens de bonne compagnie. Si je vous comprends bien, voici le fait: M. le marquis de Caylus a appris qu'un gentilhomme beau et bien fait pénètrait de temps en temps, la nuit daus son château, par cette fenêtre basse. Est-ce cela?

—Oui fit Peyrolles.

Il sait que mademoiselle Aurore de Caylus, sa fille, aime ce gentilhomme....

—C'est rigoureusement vrai, dit encore le factotum.

—Selon vous, monsieur de Peyrolles! Vous expliquez ainsi notre réunion à l'auberge de la "Pomme d'Adam". D'autres pourraient trouver l'explication plausible; mais, moi, j'ai mes raisons pour la trouver mauvaise. Vous n'avez pas dit la vérité monsieur de Peyrolles.

(Suite à la 6 ieme page.)

Le Courrier de l'Ouest

Paraissant tous les Jeudis

Conditions de l'abonnment
(Payable invariablement d'avance)

Un an - - - $1.00
Six Mois - - - 0.50

Toutes communications et lettres doivent être addressées: Courrier de l'Ouest; Edmonton, Alta., Boîte 25.

Edmonton, Jeudi, 14 Dec. 1905

INDICATEUR

VILLE D'EDMONTON.

MAIRE
K. W. MacKenzie

CONSEILLERS
J. R. Boyle, Chas May,
T. Bellamy, J. H. Picard,
W. H. Clash. D. R. Fraser,
W. A. Griesbach.

COMMISSAIRES DE LA CITÉ
Geo. Kinnaird. H. Hargreaves,
L. W. MacKenzie.

SECRETAIRE-TRÉSORIER
Geo. Kinnaird

CHEF DE POLICE
Sergent Evans

CHEF DU DÉPARTEMENT DU FEU
John Wilson

CHEF DU BUREAU MÉDICAL
Dr Braithwaite

MAITRE DE POSTE
Alex. Taylor

REGISTRAIRE DES NAISSANCES, MARIAGES ET DÉCÈS :
St George Jellett

MAGISTRATS
J. S. Cowan, Dr C. H. Stuart Wade

SOUS-PERCEPTEUR DU REVENUE DE L'INTÉRIEUR
Frank Osborne

DISTRICT

DÉPUTÉ AUX COMMUNES DU CANADA
L'Hon. Frank Oliver

DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉ LÉGISLATIVE
L'Hon. C. W. Cross

COUR SUPRÊME D'ALBERTA

JUGE EN CHEF
L'Hon. Arthur Sifton

JUGE RÉSIDENT,
L'Hon. Juge Scott.

SOUS-GREFFIER
Alex. Taylor

SOUS-SHÉRIF
W. S. Robertson

SOUS-AGENT DES TERRES DU DOMINION
A. Harrison

RÉGISTRATEUR,
George Roy

CORONER
Dr Braithwaite

OBSERVATEUR MÉTÉOROLOGIQUE
H. Young

GOUVERNEMENT PROVINCIAL

LIEUTENANT-GOUVERNEUR
Hon. M. Bulyea

PREMIER MINISTRE ET PRÉSIDENT DU CONSEIL EXÉCUTIF :
L'Hon. A. C. Rutherford.

PROCUREUR-GÉNÉRAL.
L'Hon. C. W. Cross

SECRÉTAIRE PROVINCIAL
L'Hon. W. Th. Finlay

TRESORIER PROVINCIAL
L'Hon. A. C. Rutherford

MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS
L'Hon. W. H. Cushing

MINISTRE DE L'AGRICULTURE
L'Hon. W. Th. Finlay

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
L'Hon. A. C. Rutherford

SOUS-MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS
John Stocks

SOUS-MINISTRE DE L'AGRICULTURE
George Harcourt

ASSISTANT-PROCUREUR-GÉNÉRAL ET GREFFIER EN LOI
J. K. MacDonald

SOUS-TRESORIER PROVINCIAL (par interim)
J. T. Mutrie

SOUS-SECRÉTAIRE PUOVINCIAL (par interim)
Geo. Harcourt

SOUS-MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
D. S. MacKenzie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL
H. W. Hunsfield Riley

AUDITEUR PROVINCIAL
E. W. Burley

REGISTRAIRE DES MARQUES DE COMMERCE :
J. R. C. Honeyman

EN PROVINCE DE QUEBEC.

CAUSERIE.

Ma causerie d'aujourd'hui sera certainement bien accueillie des lecteurs français d'Alberta et de Saskatchewan, puisque je viens leur parler de la bonne vieille province de Québec, qui est, pour nous tous, comme une seconde mère-patrie française. C'est toujours avec un vif intérêt que nous suivons ses luttes, ses débats, ses progrès, ses aspirations, sa politique.

※ ※

Actuellement, dans la province de Québec, l'opinion publique est fortement saisie de deux questions vitales : la colonisation et l'éducation.

La colonisation, après avoir donné lieu, depuis 1870, à des discussions sans nombre et à des conflits d'intérêts irréconciliables, vient enfin de recevoir, au congrès de Saint-Jérome, une heureuse solution qni parait rallier tous les esprits et terminer les disputes.

Mais il n'en est pas ainsi de l'éducation, sujet que je me hâte d'aborder, quitte à revenir, plus tard, à celui de la colonisation.

※ ※

Le problème de l'instruction publique, dans la province de Québec, prend une tournure inquiétante pour l'avenir, à cause de la divergence des opinions et de l'intransigeance des prétentions.

La dispute devient de plus en plus acrimonieuse, de moins en moins conciliante. Les opinions étant aussi passionnées que partagées, nul ne peut prévoir le jour où l'on tombera d'accord, où l'on voudra tomber d'accord.

En attendant, les têtes se montent, la division s'accentue, la querelle menace de s'éterniser, et, par suite, de paralyser l'élan national pendant de longues années.

Bref, c'est la question brûlante ; et, tôt ou tard, elle brûlera certainement quelqu'un ou quelque chose, les moins intéressés au dégât étant aussi les moins empressés à éteindre l'incendie qui s'allume. On semble au contraire prendre grand plaisir à jeter de l'huile sur le feu.

※ ※

Ce que *La Vérité*, de Québec, intitule la *bataille scolaire* n'est plus, comme hier encore, entre catholiqnes et orangistes, entre Québec et Ontario, mais entre citoyens d'une même provinee cette fois-ci, au sein de la famille catholique, entre Canadiens-français surtout. C'est une lutte opiniâtre qui se poursuit sans égard au précepte de la charité chrétienne, engendre des animosités regrettables et des haines funestes. Elle devient scandaleuse.

※ ※

Chose singulière, le plus parfait accord règne sur un point, le point essentiel.

Le clergé et le peuple, la ville et la campagne, le curé et le paroissien, l'employé et le patron, l'ouvrier et l'homme de profession, le journal et l'abonné, les électeurs et l'homme d'état, tous sont unanimes dans l'énoncé principal de l'argumentation, dans la concession des prémisses, savoir : L'ensemble du fonctionnement scolaire, quoique excellent et productif de bons résultats, laissant beaucoup à désirer, il est nécessaire et urgent d'y apporter des réformes au plus tôt.

Voilà. Tant qu'on se tient dans cette généralité, vous n'entendez pas une voix discordante. Mais la chicane prend au sortir de là.

※ ※

Il y a donc deux camps ennemis, faute d'une entente sur les réformes à opérer.

Et, chose plus singulière encore que la précédente, tous les efforts tendent à rendre l'accord impossible. Si ce n'est pas intentionnel, c'est tout comme.

Cette malentente, Mgr l'Archevèque de Montréal, le 22 du mois dernier, la déplorait devant un auditoire nombreux et choisi :

" Des écoles ! s'écriait-il ; Oh ! messieurs, sur cette question ne nous " divisons pas plus que sur les autres, soyons unis comme nous le sommes " pour la colonisation. Ne nous divisons pas ici si nous voulons nous unir " là-bas ; c'est d'ici que vient la division, c'est au cœur même de notre pays " qu'elle se prêche." (Paroles rapportées d'après *La Patrie*).

Hélas ! malheureusement, je le crains, pendant que d'autres continueront à prêcher " la désunion au cœur même du pays," la voix de Monseigneur, prêchant l'union dans le désert, ne se fera pas entendre.

Déjà, au moment même où je trace ces lignes, on a fermé l'oreille et passé outre. La chicane est à l'ordre du jour.

Il n'y aura pas d'entente ; l'union est foncièrement impossible. En quelques mots, je vais essayer d'exposer cette situation étrange.

※ ※

Si les deux partis adverses voulaient seulement s'entendre pour suggérer, chacun de son côté, des réformes spécifiées, la discussion porterait sur le mérite respectif de ces diverses propositions ; et, de la discusssion, on pourrait espérer un jet de lumière, une solution finale. Mais les choses ne se passent pas de cette manière.

Pour les uns, dès qu'en termes vagues, et d'une façon générale, on a parlé de la nécessité des réformes sans jamais en mentionner une en particulier, il faut s'arrêter là et ne pas aller plus loin, estimant, je suppose, que la force de l'inertie opèrera des miracles.

Les autres, ceux que M. Thomas Chapais appelle dédaigneusement les réformateurs ou pseudo-réformateurs, prétendent que les belles tirades sentimentales pompeusement débitées sur l'importance de l'école primaire, ou des progrès à lui imprimer, demeureront à jamais stériles, à moins qu'on y joigne l'action, l'action pratique. C'est pourquoi ils demandent qu'on sorte du domaine de la théorie verbeuse ; et, par suite de cette demande, ils proposent, en les spécifiant, des réformes déterminées, quelques mesures progressives.

Tels sont les deux partis en présence : l'action et l'inaction.

Le mal ne serait pas si grand, après tout, si le parti de l'inaction, se renfermant dans son inaction, laissait le chemin libre à l'autre. Mais, non : tout en affirmant vouloir aller de l'avant, il refuse positivement de marcher et, de plus,—raison du conflit—se dit en droit d'obliger l'autre à l'attendre. En un mot, il se met en travers.

Les lecteurs devineront facilement la réponse de l'adversaire, toujours la même en pareille circonstance : "A peine de te passer sur le corps, je passerai."

Mais...... ce que je viens de raconter, ne serait-ce pas l'histoire de toute une révolution, l'histoire longue et lamentable de toutes les révolutions ?

※ ※

Eh ! je n'ai pas fini. Il reste à démontrer le plaisir que l'on prend à jeter de l'huile sur le feu.

Nous avons vu qu'un parti de rétifs ou de récalcitrants s'est assigné le grand rôle dans la discussion des réformes scolaires, véritable comédie.

Ce rôle consiste à ne proposer aucun amendement et n'en accepter aucun, à condamner tout changement quelconque.

On serait naturellement porté à conclure que les anti-réformateurs soutiennent l'opinion que le système scolaire de la province de Québec étant parfait sous toutes ses formes, il n'y a pas lieu de le perfectionner ou de le réformer.

Erreur, s'il en était ainsi,, où seraient la comédie et les comédiens ?

Pour se bien renseigner sur l'état d'âme des anti-réformateurs, il faut lire leurs journaux, leurs organes. *La Patrie*, grand quotidien de Montréal, étant leur principal organe, leur chef chef de file. je vais en extraire, pour l'édification de mes lecteurs, quelques citations textuelles.

"La question du renforcement de notre système d'instruction publique, de sa mise au point des besoins actuels, est d'une telle importance que *La Patrie* s'efforce de ne pas perdre une seule occasion d'appeler l'attention des hommes éclairés sur les résultats obtenus dans les autres pays par les transformations que le changement des circonstances rend nécessaires. (2 octobre 1905).

C'est vrai, *La Patrie* ne perd aucune occasion de réclamer le renforcement du système scolaire de la province de Québec.

"Dans tous les pays civilisés, l'instruction de la jeunesse préoccupe les esprits les plus éclairés. La province de Québec ne saurait vouloir rester indifférente au progrès qui s'accomplit partout. Ne détruisons, pas mais AMÉLIORONS." (*La Patrie*, 3 nov).

Une autre citation : "La question de l'instruction publique a été l'objet d'une discussion approfondie au congrès de Saint-Jérome. Les membres du clergé étaient en grand nombre... *La Patrie* croit pouvoir dire que le sentiment qui s'est manifesté a été unanime, à l'effet qu'il est NÉCESSAIRE DE RENFORCER notre système d'enseignement." (24 novembre).

Une autre encore : " Nous assistons à un réveil consolant. De toutes les parties de la province, nous arrivent des suggestions, des nouvelles à l'effet que la population est résolue à RENFORCER le systéme d'instruction publique de la province.... On reconnaît également qu'il faut AJOUTER au BAGAGE DES CONNAISSANCES du personnel d'enseignement......Il y a encore des retardataires. Mais les amis du progrès sont assez nombreux pour nous inspirer pleine confiance dans l'avenir.... L'heure est venue, un peu tard peut-être, où les Canadiens-français comprennent de mieux en mieux la nécessité de s'outiller, de se préparer pour la concurrence avec les autres races et avec les autres pays. " (30 nov.—Les soulignés m'appartenant).

En voilà assez. Mais, à toutes les suggestions que la Patrie dit lui venir de partout, elle répond invariablement : améliorons, ne détruisons pas. Elle tient la tête dans la classe des retardataires.

Or, le parti des réformateurs n'a encore suggéré aucune mesure *destructive*, tandis que les anti-réformateurs n'ont pas encore proposé une seule *amélioration*. On veut donc affoler l'opinion publique afin de la mieux irriter.

ENTRE NOUS.

Ainsi que nous l'avions annoncé, la Commission du Tarif est venue siéger à Edmonton, mardi dernier.

Parmi les citoyens et hommes d'affaires qu'elle a entendus, on a beaucoup remarqué une députation composée de cultivateurs, représentant leur association, " Alberta Farmers' Association. " S'exprimant dans un langage correct et irréprochable, ils ont exposé leurs idées et les besoins de leur classes, non seulement avec méthode et sens pratique, mais avec une argumentation dont la solidité dénote, chezeux, de l'étude, de la réflexion, des connaissances approfondes.

Une province, qui possède une pareilie classe de cultivateurs, a raison d'en être fière.

Certains de nos compatriotes (Canadiens-français) nous ont exprimé un regret à ce sujet ; c'est que, parmi ces cultivateurs qui ont figuré avec tant d'honneur devant la commission du tarif, les Canadiens-français brillaient par leur absence, bien qu'ils soient en nombre dans la province.

Si le motif de leur abstention réside dans une connaissance imparfaite de la langue anglaise, c'est bien à tart, puisqu'ils auraient pu s'exprimer en français, l'hon. M. Brodeur étant l'un des membres de la Commission.

Est-ce faute d'intelligence ? Non, puisque, sous ce rapport, nos cultivateurs canadiens- français ne sont inférieurs à personne.

Mais, serait-ce beaucoup se tromper que de leur reprocher fraetrnellement, en famille, une trop grande indifférence à l'égard des questions d'intérêt public qui touchent à leur état, à leur noble profession. On pourrait bien dire aussi, sans crainte d'erreur, qu'ils négligent un peu trop l'étude, c'est-à-dire les connaissances qu'ils pourraient facilement acquérir par l'étude, par la lecture. Tous les cultivateurs anglais reçoivent et lisent les journaux ; ce qu'ils dépensent dans ce but n'est pas considéré par eux comme une dépense inutile.

S'il nous était permis de donner un conseil nous engagerions nos compatriotes à faire partie de l'Association des cultivateurs d'Alberta.

ELECTIONS MUNICIPALES

EDMONTON

Les élections municipales de lundi dernier ont donné le résultat suivant.

MAIRIE

C. May	527
A. T. Cushing	355
Majorité pour May	272

CONSEILLERS

W. A. Griesbach	536
R. J. Manson	477
S. Smith	324
J. H. Picard	299
R. Mays	296
D. G. Latta	250
W. H. Clark	237
A. York	228
D. R. Fraser	167
J. C. Calhoun	124
G. Sanderson	121

En conséquence, les conseillers élus sont MM. Griesbach, Manson, Smith et Picard.

Candidats mis en nomination

STRATHCONA

Elus maire : W. H. Sheppard.
Elus conseillers : J. McFarlane, G. H. Elliot, J. J. McKenzie.
Syndics d'écoles : A. Mclean, J. Shields.
Syndics de l'école séparée : H. G. Clark; F. Moreau, J. A. Connolly.

Pour l'avantage de ceux qui aiment à comparer et conserver, afin d'y référer plus tard, le résultat d'un jour de nomination avec celui d'un jour d'élection, nous donnons la liste des candidats qui avaient été proposés le 4 décembre.

+ +

EDMONTON.

POUR LA MAIRIE

A. T. Cushing, proposé par Wm Short, Fred. Ross, J. Whitelaw, O. R. Fraser, W. McKay et autres.
Chas. May, proposé par J. A. McDougall, Alex. Dempsey, J. B. Mercer, John W. Morris, Robert Mays et autres.

POUR L'ECHEVINAT

Robert Mays, proposé par T. A. Stephen, Frank Haldane, et autres.
Sam. Smith, par K. W. McKenzie, D. R. Fraser, K. McLeod, W. West, R. Whiteman et autres.
P. E. Butchart, par John I. Mills, A. Nichols, H. W. B. Douglas, W. A. Griesbach et autres.
David Latta, par T. H. Byons, J. A. McKinnon, H. Goodridge, A. T. Cushing, A. E. May, A. C. Fraser, Frank Good, J. A. Lessard et autres.
Geo. Sandison, par D. R. Stewart, W. R. West, K. A. McLeod, A. York, D. R. Fraser.
W. A. Griesbach, proposé par F. W. Heathcote, A. E. Jamieson, A. Bruce Powley, J. I. Mills, H. W. B. Douglas, A. T. Cushing, et autres.
J. H. Picard, par P. E. Lessard, A. T. Cushing, E. Raymer, D. R. Fraser.
D. R. Fraser, par G. Sandison, M. D. Tremblay, W. McKay, A. T. Cushing, D. R. Fraser, K. McLeod et autres.
J. H. Calhoun, par Dr McGinnis, John Rae, E. D. Grierson, R. Tegler, A. Dalton et autres.
A. York, par J. Murchison, W. A. Griesbach, W. H. Clark, W. Webster, John Rae et autres.
W. H. Clark, par W. A. Griesbach, A. York, P. E. Butchart, J. Murchison, A. T. Cushing.

STRATHCONA.

Les candidats suivants ont été mis en nomination, lundi dernier.
Pour la mairie : W. H. Sheppard et Dr McIntyre.
Pour être conseillers (deux à élire): Geo. Thompson, R. McKerman, H. Crawford, F. Burher, J. J. McKenzie, J. McFarlane, G. H. Elliot et Dr. Collison.
Pour être syndics d'écoles (deux à élire) : J. Shields, A. McLean, F. Burher, Dr Green.
Pour être syndics de l'école séparée (deux à élire) : J. F. X. Paré, Z. Moreau, H. Picard et J. C. Connolly.

SAINT-ALBERT

La nomination a eu le résultat suivant.
Pour la mairie : A. C. Hébert, élu par acclamation.
Pour être conseillers : D. Chevigny, J. Collongar, J. Léonard, E. Belisle, M. Hittinger, J. Chavé.
Pour être syndics d'écoles : N. Asselin et T. Killops.

Il y a 30,000,000 catholiques en Italie, 17,000,000 en Espagne, 32,000,000 en Autriche, 18,000,000 en Allemagne, 4,400,000 en Portugal, 6,000,000 Belgique, 1,200,000 en Suisse.

Le parti conservateur s'affaiblit graduellement. La dégénérescence arrive au point où l'on cesse d'être.

Très malheureusement inspiré, il subit le sort de ceux que Dieu aveugle pour les mieux perdre. (Le Soleil)

Il est temps, en effet, qu'un parti qui ne compte que sur les expédients, sur les divergences de religion et de langage pour vivre et prospérer soit anéanti et que son influence dissolvante trouve un terme *(idem)*

LEÇON, suggérée par l'élection de York Nord.—

M. MacLean qui s'était chargé de conduire l'élection contre l'hon. M. Aylesworth, s'est constamment vanté de représenter l'opinion du Nord-Ouest.

Le résultat d'Alberta lui a infligé un démenti formel.

Cette fois, en tout lieu et sur toute plateforme, il combattait le gouvernement Laurier au nom, disait-il, du peuple d'Ontario.

" We, the people of Ontario ! " tel était son cri de défi.

On sait maintenant à quoi s'en tenir.

M. MacLean ne représente pas plus le peuple d'Ontario qu'il ne représente celui de l'ouest.

Tout ce qu'il représente c'est sa turbulente personnalité, insatiable de reclame et débordante d'outrecuidance.

De cette personnalité le Canada n'a que faire ! —*(Le Canada)*

L'Action Libérale, de Montréal, décoche la boutade suivante :

"Peut-être, ami lecteur, vous est-il jamais arrivé de fonder un journal ! Je le regrette sincèrement pour vous ; car vous avez été privé d'une source abondante d'émotion diverses."

"Je n'en finirais si j'entreprenais de faire défiler sous vos yeux le petit bataillon de ceux que la *politique ennuie*, que la *lecture fatigue*, qui s'abonneront plus tard, ou qui, refusant un abonnement pour eux-mêmes, vous adressent à leurs amis. Il en est qui regrettent de ne pouvoir se payer le luxe d'un abonnement parceque leurs ressources sont très limitées et que leurs occupations ne leur laissent par le temps de lire," etc.

En omnibus :
Mlle Lili, (très haut). — Maman, je veux descendre tout de suite.
La maman. — Pourquoi ?
Mlle Lili. —Je ne peux pas te le dire, tu me gronderais.
La maman. — Non, dis-le tout de même.
Mlle Lili, avec éclat. — Le monsieur en face de moi est trop laid !

3

LE BOSSU

— OU —

LE PETIT PARISIEN

(Suite de la 3me page),

—Par le diable ! s'écria celui-ci, c'est trop d'impudence !

Sa voix étouffée par celle des estafiers, qui disaient:

Parle, Cocardasse ! parle, parle !

Le Gascon ne se fit point prier.

—D'abord, dit-il, mes amis savent comme moi que ce visiteur de nuit, recommandé à nos épées, n'est pas moins qu'un prince...

—Un prince ! fit Peyrolles en haussant les épaules.

Cocardasse continua :

—Le prince Philippe de Lorraine duc de Nevers.

—Vous en savez plus long que moi, voilà tout ! dit Peyrolles.

—Non pas, capedediou ! ce n est pas tout. Il y a encore autre chose, et cette autre chose-là, mes nobles amis ne le savent peut-être point. Aurore de Caylus n'est point la maitresse de M. de Nevers.

—Ah !... se récria le factotum.

—Elle est sa femme ! acheva le Gascon résolûment.

Peyrolles pâlit et balbutia ;

—Comment sais-tu cela, toi ?

—Je le sais, voilà qui est certain. Comment je le sais, peu vous importe. Tout à l'heure, je vais vous montrer que j'en sais bien d'autres. Un mariage secret a été célébré, il y a tantôt quatre ans, à la chapelle de Caylus, et, si je suis bien informé, vous et votre noble maitre...

Il s'interrompit pour ôter son feutre d'un air moqueur et acheva ;

—Vous étiez temoins, moinsieur de Peyrolles.

Celui-ci ne niait plus.

—Où en voulez-vous venir avec tous ces commérages ? demanda-t-il seulement.

—Découvrir, répondit le Gascon, le nom de l'illustre patron que nous servons cette nuit.

—Nevers a épousé la fille malgré le père, dit Peyrolles : M. de Caylus se venge. Quoi de plus simple ?

—Rien de plus simple, si le bonhomme Verrou savait. Mais vous avez été discrets. M. de Caylus ignore tout... Capédédiou ! le vieux matois se garderait bien de faire dépêcher ainsi le plus riche parti de France ! Tout serait arrangé dès longtemps, si M. de Nevers avait dit au bonhomme ; "Le roi Louis veut me faire épouser mademoiselle de Savoie, sa nièce ; moi, je ne veux pas ; moi, je suis secrètement le mari de votre fille." Mais la réputation de Caylus-Verrou l'a effrayé, le pauvre prince. Il a craint pour sa femme, qu'il adore.

—La conclusion ? interrompit Peyrolles.

—La conclusion, c'est que nous ne travaillons pas pour M. de Caylus.

—C'est clair ! dit Passepoil.

—Comme le jour, gronda le chœur.

—Et pour qui pensez-vous travailler?

—Pour qui ! ah ! ah ! sandiéou ! pour qui ? Savez-vous l'histoire des trois Philippe ? Non ? Je vais vous la dire en deux mots. Ce sont trois seigneurs de bonne maison, vivadiou ! l'un est Philippe de Mantoue, prince Gonzague, votre maître, monsieur de Peyrolles, une altesse ruinée, traquée, qui se vendrait au diable à bien bon marché : le second est Philippe de Nevers, que nous attendons : le troisième est Philippe de France, duc de Chartres. Tous trois beaux, ma foi ! tous trois jeunes et brillants. Or, tâchez de concevoir l'amité la plus robuste, la plus héroïque, la plus impossible, vous n'aurez qu'une faible idée de la mutuelle tendresse que se portent les trois Philippe. Voilà ce qu'on dit à Paris, Nous laisserons de côté, s'il vous plait, pour cause, le neveu du roi. Nous ne nous occuperons que de Nevers et de Gonzague, que de Pythias et de Damon.

—Eh ! morbleu ! s'écria ici Peyrolles, allez-vous accuser Damon de vouloir assassiner Pythias ;

---Eh donc ! fit le Gascon, le vrai Damon était à son aise ; le Damons du temps de Denys, tyran de Syracuse, et le vrai Pythias n'avait pas six cent mille écus de revenu.

—Que notre Pythias, à nous, possède, interrompit Passepoil, et dont notre Damon est l'héritier présomptif.

—Vous sentez, mon bon monsieur de Peyrolles, poursuivit Cocardasse, que cela change bien la thèse ; j'ajoute que le vrai Pythias n'avait point une aimable maîtresse comme Aurore de Caylus, et que le vrai Damon n'était pas amoureux de la belle, ou plutôt de sa dot.

Voilà ! conclut pour la seconde fois frère Passepoil.

Cocardasse prit son verre et l'emplit.

—Messieurs, reprit-il, à la santé de Damon... je veux dire de Gonzague, qui aurait demain six cent mille écus de revenu, mademoiselle de Caylus et sa dot, si Pythias... je veux dire Nevers, s'en allait de vie à trépas cette nuit !

—A la santé du prince Damon de Gonzague, s'écrièrent tous les spadassins, frère Passepoil en tête.

—Eh donc ! que dites-vous de cela, monsieur de Peyrolles ? ajouta Cocardasse triomphant.

—Rèveries ! gronda l'homme de confiance, mensonges !

—Le mot est dur. Mes vaillants amis seront juges entre nous. Je les prends à temoin.

—Tu as dit vrai Gascon ; tu as dit vrai ? fit-on autour de la table.

—Le prince Philippe de Gonzague, déclama Peyrolles, qui essaya de faire de la dignité, est trop au-dessus de pareilles infamies pour qu'on ait besoin de le disculper sérieusement.

Cocardasse l'interrompit.

—Alors, asseyez-vous, mon bon monsieur de Peyrolles, dit-il.

Et, comme le confident résistait, il le colla de force sur une escabelle en reprenant :

---Nous allons arriver à de plus grosses infamies. Passepoil !

Cocardasse ! répondit le Normand.

---Puisque M. de Peyrolles ne se rend pas, à ton tour de prêcher, mon bon !

Le Normand rougit jusqu'aux oreilles et baissa les yeux.

— C'est que, balbutia-t-il, je ne sais pas parler en public.

— Veux-tu marcher ! commanda maître Cocardasse en relevant sa moustache ; as pas pur ! ces messieurs excuseront ton inexpérience et ta jeunesse.

— Je compte sur leur indulgence, murmura le timide Passepoil.

Et d'une voix de jeune fille interrogée au catéthisme, le digne prévôt commença :

— M. de Peyrolles a bien raison de tenir son maître pour un parfait gentilhomme. Voici le détaill qui est parvenu a ma connaissance : moi, je n'y vois point de malice, mais de méchants esprits pourrait en juger autrement. Tandis que les trois Philippe menaient joyeuse vie à Paris, si joyeuse vie, que le roi Louis menaça d'envoyer son neveu dans ses terres..... je vous parle de deux ou trois ans, j'étais au service d'un docteur italien, élève du sayant Exili, nommé Pierre Garba.

— Pietro Garba de Gaëte ! interrompit Faëte ; je l'ai connu, C'était un noir coquin !

Frère Passepoil eut un doux sourire.

— C'était un homme rangé, de mœurs tranquilles, affectant de la religion, instruit comme les gros livres, et qui avait pour métier be composer des breuvages bienfaisants qu'il appelait la liqueur de longue vie.

Lee spadassins éclatèrent de rire tous à la fois

— As pas pur ! fit Cocardasse, tu racontes comme un Dieu ! marche !

M. de Peyrolles essuya son front, où il y avait de la sueur.

— Le prince Philippe de Gonzague, reprit Passepoil, venait voir très-souvent le bon Pierre Garba.

— Plus bas ! interrompit le confident comme malgré lui.

--- Plus haut ! s'écrièrent les braves.

Tout cela les divertissait infiniment, d'autant mieux qu'ils voyaient au bout une augmentation de salaire.

--- Parle, passepoil ; parle, parle ! firent-ils en resserrant leur cercle.

Et Cocardasse, caressant a nuque de son prévôt, dit d'un accent tout paternel :

--- Lou conquin a du succès, capédédiou

--- Je suis fâché, poursuivit frere Passepoil, de répéter une chose qui parait déplaire à M. de Peyrolles ; mais le fait est que le prince de Gonzague venait très-souvent chez Garba, sans doute pour s'instruire. En ce temps-là, le jeune duc de Nevers fut pris d'une maladie de langueur...

-- Calomnie ! fit Peyrolles, odieuse calomnie !

Passepoil demanda candidement :

---Qui donc ai-je accusé, mon maître ?

Et, comme le confident se mordit la lèvre jusqu'au sang, Cocardasse ajouta :

--- Ce bon M. de Peyrolles n'a plus le verbe si haut, non.

Celui-ci se leva brusquement.

---Vous me laisserez me retirez, je pense ! dit-il avec une rage concentrée.

---Certes, fit le Gascon, qui riait de bon cœur : et, de plus, nous vous ferons escorte jusqu'au château. Le bonhomme Verrou doit avoir fini sa sieste; nous irons nous expliquer avec lui.

Peyrolles retomba sur son siège. Sa face prenait des tons verdâtres. Cocardasse, impitoyable, lui tendit un verre.

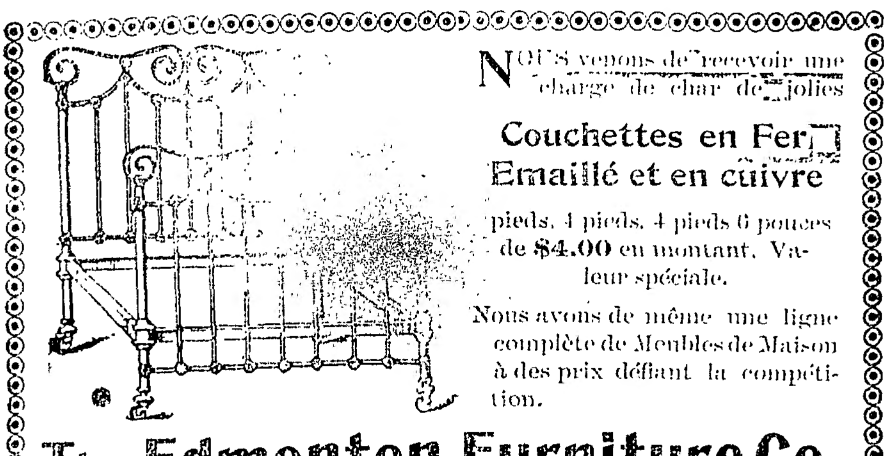
---Buvez pour vous remettre, dit-il : car vous n'avez pas l'air à votre aise. Buvez un coup. Non ? Alors, tenez-vous en repos et laissez parler lou petit coquin de Normand, qui prêche mieux qu'un avocat en grand'chambre.

Frère Passepoil salua son chef de file avec reconnaissance et reprit :

---On commançait à dire partout : "Voici ce pauvre jeune duc de Nevers qui s'en va." La cour et la ville s'inquiétaient. C'est une si noble maison que ces Lorrains ! Le roi s'informa de ses nouvelles. Philippe, duc de Chartres, était inconsolable...

---Un homme plus inconsolable encore, interrompit Peyrolles, qui réussit à prendre un accent pénétré, c'était Philippe, prince de Gonzague.

---Dieu me garde de vous contredire ! fit Passepoil, dont l'aménité inaltérable devrait servir d'exemple à tous les gens qui discutent. Je crois bien que le prince Philippe de Gonzague avait beaucoup de chagrin, la preuve c'est qu'il venait tous les soirs chez maitre Garba, déguisé en homme de livrée, et qu'il répétait toujours découragé ; "C'est bien long, docteur, c'est bien long !"



4

Il n'y avait pas dans la salle basse du cabaret de la "Pomme d'Adam," un homme qui ne fut un meurtier, et pourtant chacun tressaillit. Toutes les veines eurent froid. Le gros poing de Cocardasse frappa la table. Peyrolles courba la tête et resta muet.

--- Un soir, poursuivit frère Passepoil en baissant la voix comme malgré lui, un soir, Philippe de Gonzague vint de meilleur heure. Garba lui tâta le pouls ; il avait la fièvre. "Vous avez gagné beaucoup d'argent au jeu," lui dit Garba qui le connaissait bien. Gonzague se prit à rire et répondit : "j'ai perdu deux millle pistoles." Mais il ajouta tout de suite après : "Nevers a voulu faire assaut aujourd'hui à l'académie ; il n'est plus assez fort pour tenir l'épée. --- Alors murmura le docteur Pierre Garba, c'est la fin. Peut-être que demain..." Mais, se hâta d'ajouter Passepoil d'un ton presque joyeux, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Le lendemain, précisément, Philippe, duc de Chartes, prit Nevers dans son carrosse, et fouette cocher pour la Touraine ! Son Altesse emmenait Nevers dans ses apanages. Comme maître Garba n'y était point, Nevers y fut bien. De là, cherchant le soleil, la chaleur, la vie, il passa la Méditerranée et gagna le royaume de Naples. Philippe de Gonzague vint trouver mon bon maître, et le chargea d'aller faire un tour de ce côté. J'étais à préparer ses bagages lorsque malheureusement, une nuit, son alambic se fêla. Il mourut du coup, le pauvre docteur Pierre Garba, pour avoir respiré la vapeur de son élixir de longue vie !

---Ah ! l'honnête Italien ! s'écria-t-on à la ronde.

---Oui, dit frère Passepoil avec simplicité, je l'ai bien regretté, pour ma part ; mais voici la fin de l'histoire. Nevers fut dix-huit mois hors de France. Quand il revint à la cour, ce ne fut qu'un cri : Nevers avait rajeuni de dix ans ! Nevers était fort, alerte, infatigable ! Bref, vous savez tous que, après le beau Lagardère, Nevers est aujourd'hui la première épée du monde entier.

Frère Passepoil se tut, après avoir pris une attitude modeste, et Cocardasse conclut :

---Si bien que M. de Gonzague s'est cru obligé de prendre huit prévôts d'armes pour avoir raison de lui seul... As pas pur !

Il y eut un silence. Ce fut M. de Peyrolles qui le rompit.

---Où tend ce bavardage ? demanda-t-il A une augmentation de salaire ?

---Considérable, --- d'abord, répliqua le Gascon. En bonne conscience, on ne peut prendre le même prix pour un père qui venge l'honneur de sa fille, et pour Damon qui veut hériter trop tôt de Pythias.

---Que demandez-vous ?

---Qu'on triple la somme.

---Soit, répondit Peyrolles sans hésiter.

---En second lieu, que nous fassions tous partie de la maison de Gonzague après l'affaire.

---Soit ! dit encore le factotum.

---En troisième lieu...

---Vous demandez trop... commença

---Pécaïré ! s'écria Cocardasse en s'adressant à Passepoil ; il trouve que nous demandons trop.

---Soyons juste ! dit le conciliant prévôt. Il se pourrait que le neveu du roi voulut venger son ami, et alors...

---En ce cas, répliqua Peyrolles, nous passons la frontière, Gonzague rachète ses biens d'Italie, et nous sommes tous en sureté là-bas.

Cocardasse consulta du regard frère Passepoil d'abord, puis ses acolytes.

---Marché conclu, dit-il.

Peyrolles lui tendit la main.

Le Gascon ne la prit pas. Il frappa sur son épée et ajouta :

---Voici le tabellion qui me répond de vous, mon bon monsieur de Peyrolles. As pas pur ! vous n'essayerez jamais de nous tromper, vous !

Peyrolles, libre désormais, gagna la porte.

---Si vous le manquez, dit-il, sur le seuil, rien de fait.

---Cela va sans dire ; dormez sur les deux oreilles, mon bon monsieur de Peyrolles !

Un large éclat de rire suivit le départ du confident ; puis toutes les voix joyeuses s'unirent pour crier ;

---A boire ! à boire !

(A continuer.)

ANGLICISMES.

Anglicismes.	Equivalents Français.
Shed	Hangar, appentis, remise, atelier.
Mettre une voiture dans la *Shed*.	La remiser, la mettre sous la remise.
Les tailleurs de pierre travaillent sous une *shed*.	Sous un abri, un chantier (couvert, un appentis, dans un hangar servant d'atelier.
Construire une *shed* à côté de la maison pour y mettre du bois.	Construire un appentis (toit appuyé au mur par sa partie supérieure et soutenu dans sa partie inférieure par des poteaux).
Shed pour abriter les voitures de chemin de fer, les locomotives.	Remise, remise à machines, rotonde.
Freight shed.	Gare à marchandises, halle, hangar destiné à recevoir les marchandises transportées par chemin de fer ou par bateau.
Drill shed.	Pavillon d'exercice (infanterie) manège (cavalerie).
Shop.	Boutique, magasin, atelier, usine.
Envoyer une locomotive à la *shop*.	A l'atelier de réparation.
Une *shop* de menuisier.	Une boutique, un atelier de menuiserie.
Tenir une *shop*.	Tenir un magasin, une boutique.
Shopper.	Courir les magasins, faire des emplettes.

Le Bulletin du Parler Français.

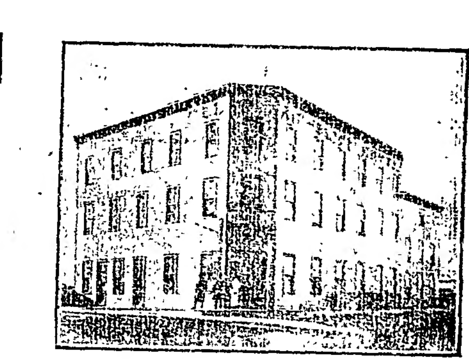
Un certain maître d'école donnait une leçon sur les " les aliments," lorsqu'il fut interrompu par un élève.

—Pardonnez-moi, monsieur, fit l'élève, mais Jacquot ici dit qu'il a connu un bébé qu' était élevé avec du lait d'éléphant et qui gagnait dix livres par jour en pesanteur.

—Jaques ne devrait pas dire de pareille sottise, répondit le maître d'école d'un ton sévère. Jacques, dites-moi quel était ce bébé qui a été élevé avec du lait d'éléphant ?

—S'il vous plait, monsieur, répondit Jacquot, c'était le bébé de l'éléphant.





EDMONTON, 13 décembre, 1905
11h. du soir.

A cette dernière heure, au moment de mettre nos formes sous presse, une bonne nouvelle nous arrive d'Athabaska-Landing, celle de l'élection de notre ami M. Lucien Dubuc, à la Rivière à la Paix, par une bonne majorité.

En même temps, le télégraphe nous transmet des nouvelles de la province de Saskatchewan, donnant à entendre que le gouvernement a remporté quinze ou seize comtés, ce qui lui ferait une majorité de cinq ou sept.

A Nos Lecteurs.

Nous expédierons gratis un numéro échantillon du COURRIER DE L'OUEST à toutes les personnes dont on voudra bien nous envoyer le nom et l'adresse.

Si, parmi nos abonnés il s'en trouve qui, ainsi que nous l'espérons, désireraient aider à notre œuvre patriotique, nous les prions de nous faire une liste contenant le nom et l'adresse d'un certain nombre de leurs parents ou de leurs amis auxquels nous pourrions envoyer gratis, et à titre d'échantillon, un exemplaire du COURRIER DE L'OUEST.

De la sorte, sans se donner une lourde peine, ni s'imposer de grands sacrifices, nos bienveillants lecteurs nous rendront un service que nous apprécierons avec reconnaissance.

L'ADMINISTRATION.

SOCIETE DE COLONISATION

M. J. D. Rolland, qui était de passage à Edmonton la semaine dernière, avait fait convoquer une assemblée des canadiens-français de la ville au Cercle Richelieu. Nos gens se rendirent en foule à l'appel, et, dès huit heures, la salle était comble. L'assemblée était présidée par M. J. H. Picard, M. Rolland, appelé à parler le premier, suggera la fondation d'une société de colonisation, ici à Edmonton, qui s'occuperait des nouveau colons, et les dirigerait vers les meilleures terres.

Il rappela les commencements de la colonisation du nord de Montréal, le grand nom du Curé Labelle les progrès extraordinaires, accomplies, grâce au travail de cette Société de Colonisations dont il est le président.

M. Rolland parle encore de la position du colon lorsqu'il arrive en pays étrangers, et du besoin qu'il y a de le guider.

M. le Curé Ethier, de Morinville, présent à cette assemblée, dit quelques mots très éloquents à l'appui de la suggestion de M. Rolland.

M. Boileau, invité à parler, s'exprima fortement en faveur du projet.

M. W. Gariépy, secrétaire de l'assemblée, prit alors la parole et proposa de faire de suite l'élection d'un comité de direction.

Cette élection eut le résultat suivant :

MM. J. H. Gariépy, Dr P. Roy, P. E. Lessard, W. Gariépy, Boileau, Deblois Thibeaudeau, O. Tessier.

Ces huit officiers forment le comité de direction qui, est chargé de préparer les règlements, constitution, etc.

Ce comité se réunira vendredi, le 15, à huit heures du soir, au bureau de M. W. Gariépy.

NOTES LOCALES

Mardi soir a eu lieu, à la salle Robertson, le social des catholiques. Après la partie de cartes habituelle, il y eu un assaut d'escrime entre MM. Brutinel et Delavaux. Vint ensuite le gouter, servi par les dames organisatrice.

Cette soirée fut particulièrement joyeuse et ce n'est que très tard dans la soirée que l'on se sépara.

Il serait à souhaiter que les catholiques vinssent en plus grand nombre à ces *Social parties*.

BROSSEAU.—Le printemps dernier, deux jeunes hommes, Noé Vincent et Fred Bennett, laissaient Brosseau en chaloupe pour se rendre à Battleford en descendant le cours de la Saskatchewan. Ils allaient travailler à la construction du chemin de fer C.N.R. On n'en a plus entendu parler, et on entretient des craintes à leur sujet. Se seraient-ils noyés ? Toute information sur leur sort sera reçue avec reconnaissance par M. Vincent, de Brosseau, frère de l'un d'eux.

LLOYDMINSTER.—Depuis le peu de temps que le chemin de fer nous avantage, on a élevé de nouvelles bâtisses pour une valeur de $80.000.00.

SOIRÉE D'ADIEU.—Mercredi dernier le 6 courant, avait lieu à l'hôtel Richelieu, une jolie soirée d'adieu en l'honneur de M. Louis Arsenault, à laquelle assistait un grand nombre d'amis. De gentils discours, appropriés à la circonstance furent prononcés, par MM. Gariépy, St. Germain, Despins et Terrault.

M. Arsenault est parti pour la province de Québec où il s'occupera de la circulation du COURRIER DE L'OUEST.

M. Albert Dubuc est revenu de Winnipeg, où il avait rendu une visite à la maison paternelle.

M. P. O. Claassen, employé dans un département de la maison Gariépy & Lessard, épousera sous peu l'une de nos belles d'Edmonton.

M. Percy Raymond, de Lloydminster, était en ville lundi dernier. Il a parlé, en conversant avec nos concitoyens, des progrès rapides de sa localité depuis que le chemin de fer y est arrivé.

M. Bernard, représentant de la maison Révillon Bros à Saint-Albert, est venu passer la journée à Edmonton, vendredi dernier.

M. Léger Lambert est retourné, dimanche dernier, à Athabaska Landing, après avoir passé quelques jours au milieu de ses parents à Saint-Albert.

Nous avons le regret d'annoncer le décès de Mme Philippe Mercier dont les obsèques ont eu lieu lundi dernier. Prière à la famille d'agréer nos sincères condoléances.

Hier, MM. Laurencelle et Corriveau, fermiers de l'hôtel Windsor, ont cédé leur privilège, ameublement compris, à MM. Secord et York pour la somme de $47,500.00. Dans sept ans expirera le terme de l'effermage.

Vendredi dernier, on achetait l'emplacement de l'hotel Grand Central à $800.00 le pied courant, y compris l'édifice, la profondeur du terrain était de 50 pieds. Le lendemain, l'acquéreur revendait la même propriété à M. R. P. Inglis pour $1,000.00 el pied.

Jeudi dernier, MM. Secord et York ont acheté, de M. Léon Bureau, l'hôtel Windsor en payant le prix de $70,000.00.

Le Rev.P. Simonin qui desservait la réserve de la Rivière-qui-Barre et les postes environnants, depuis près de 6 ans, vient de partir pour St-Paul-des-Métis.

MORINVILLE

Beaucoup d'activité de ce temps-ci dans notre village. Le moulin à farine est en opération. Plusieurs mille minots de blé ont été achetés déjà. La compagnie du moulin et quelques marchands achètent aussi l'avoine. Les produits sont payés le même prix qu'à Edmonton

Lundi dernier les contribuables du village tenaient leur assemblée annuelle pour l'élection du maire. M. A. Ringuette a été élu à l'unanimité.

Mardi dernier, le Revd. Ald. Normandeau, curé de St-Emille, était de passage ici. M. Normandeau s'est embarqué jeudi pour Montréal où il passera quelques semaines. Bon voyage, prompt et heureux retour.

Les hommes et les dames travaillent à qui mieux mieux à la préparation des salles du couvent ou se tiendra notre bazar. Tout le monde sait que l'ouverture de notre bazar est fixée à Dimanche le 17 de ce mois et durera trois jours. Tout promet succès complet. Il y a au jeu nombre d'objets de valeur. Il y aura aussi plusieurs tables de loterie où se trouveront nombre d'objets de valeur qui pourront très bien servir comme cadeaux de Noël et du jour de l'an. Les partisans de chacun de nos candidats de popularité MM. Emmanuel Rivet et Mathias Steffes, travaillent avec une activité admirable.

La partie sera intéressante et chaude. Le bazar commencera dimanche midi. Les tables seront servies pour le diner et pour le souper tous les jours au prix de 25cts du repas. Il y aura toutes sortes d'amusements et gouter vers les minuit, chaque soir. Allons-y.....

ALBUM UNIVERSEL

XXIIe ANNEE No 1130— 16 décembre 1905.

SOMMAIRE

Le naufrage du " Hida " près de Saint-Malo,
D'Europe en Asie par voie canadienne.
Nouvelle canadienne : Les visions de Narcisse.
Oxford, la plus vieille des Universités anglaises.
La morte saison du trafic maritime à Montréal.
Les flâneurs de la rue.
Curiosités naturelles et scientifique.
Les Zouaves Pontificaux du Canada, avec double page d'illustrations.
Les aventures de Sherlock Holmes, par Conan Doyle.
Page humoristique : Cadet Rousselle.
Saynète : Après la pluie.

MARCHE D'EDMONTON.

Beurre	25c., la lb.
Œufs	30c. frais.
Charbon	$3.50 à $4.00
Paille	$3.à $4. la char.
Foin de Prairie	$6.à $12 "
Mil	$10.à $16. "
Avoine	20, 22 et 24c.
Lin	$2.25
Peaux	3c. à 4c. la lb.
Bœuf	2c. à 2½c. "
Volailles, — Canards,	10c.
Poulets de printemps,	10c.
Oies	10c.
Dindes	12½c. à 14c.
Orge	25 à 35c. le m.
Blé	65c.
Porc	4½c. à 5c.
Mouton	5c.
Patates	40c. à 50c.

.................................190....

" LE COURRIER DE L'OUEST "
Boite Postale 25
Edmonton, Alta.

Messieurs,

Veuillez trouver ci-inclus la somme de ....piastres, ($.............

pour......................mois d'abonnement à votre journal, que vous adresserez à

Nom...

Adresse...